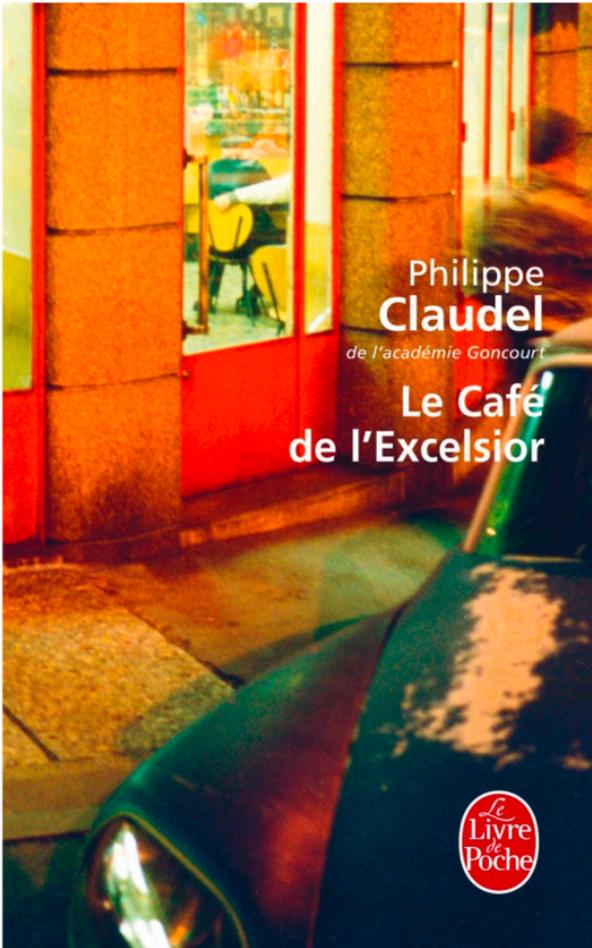


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Le Café de l'Excelsior

Philippe Claudel



Le Livre de Poche remercie les éditions La Dragonne qui ont autorisé la publication de cet extrait.

PHILIPPE CLAUDEL

*Le Café
de L'Excelsior*

LA DRAGONNE

Mon grand-père tenait le *Café de L'Excelsior*, un bistro étriqué dont les mauvaises chaises et les quatre tables de pin rongées par les coups d'éponge composaient un décor en demi-teintes violines.

L'endroit formait une enclave oubliée contre laquelle les rumeurs du monde, et ses agitations, paraissaient se rompre à la façon des hautes vagues sur l'étrave d'un navire. Tout y avait déjà la qualité de l'estompe, comme si le lieu s'apprêtait à se

noyer dans un temps au fur et à mesure plus vorace, et qui ne tolérait ni la compassion pour les lieux inspirés, ni la noblesse des rares survivants qui ne cessaient de les hanter.

Aujourd'hui, son souvenir en moi se pare d'ailleurs d'un brouillard qui rend les traits confus. Je ne me souviens à vrai dire qu'incomplètement de *L'Excelsior*, ainsi que de mon grand-père : me reviennent pourtant avec la netteté franche que donnent aux émotions les amours électives, le dessin de ses mains rugueuses aux ongles souvent endeuillés de charbon, la masse écrasante de sa stature de chêne gaulois, et ses bons sourires, plissés du front au menton, accompagnant les mots qu'il me lançait après m'avoir grondé pour quelques bêtises : « Va donc petit, je te pardonne, mange la vie car c'est du sucre à ton âge ! »

Son estaminet était l'abreuvoir des dieux à mobylettes : ils y venaient tous, été comme

hiver, malgré les brumes, les soleils aveuglants, les pluies glacées d'avril que rien ne semblait devoir arrêter et qui versaient sur la petite ville de mon enfance une froideur pressée aux parfums de terre ouverte.

Rien n'aurait dévié la route de ces astres mélancoliques qui avaient passé soixante-dix-ans et plus : après avoir couché contre la vitrine leurs chars pétaradants, ces veufs improbables et ces maris égarés qui avaient de leur vie épuisé les surprises, se retrouvaient au vieux bistro et rompaient dans les blancs gommés et les rosés picons l'éternité des jours moroses.

L'Excelsior était leur phare ; ils y attendaient la mort sans vouloir la feinter. Du reste, le magasin du marbrier – *Frescatini & fils, monuments et caveaux, pierres de premier choix* – qui jouxtait le café rappelait aux buveurs la présence toute proche de la grande faucheuse. L'alignement des deux

façades aurait d'ailleurs pu passer pour une belle métaphore de l'existence, cocasse peut-être, mais ni plus idiote, ni plus naïve que celles établies depuis des millénaires par les pédants rimailleurs et les philosophes à deux sous.

Grand-père était pauvre de trop boire. Il aimait son métier qu'il pratiquait comme un art. Et comme pour tout art, même si l'artiste possède des dons insolents déposés au berceau par quelque fée prévoyante, il lui convient de les entretenir en se livrant à la plus austère des disciplines : Grand-père ne faillissait pas à cette règle et chaque jour faisait ses gammes dès le petit déjeuner ; assis en face de lui, mes jambes ne touchaient pas le sol en planches, et je le regardais tremper ses tartines dans un bol de muscadet tandis que sur mes lèvres un café noir très fort dessinait les échancrures de petits nuages amers.

Ainsi Grand-père chaque jour, et du matin

au soir, buvait-il sa fortune avec la plus lucide des félicités.

L'Excelsior n'avait pas d'âge. Il émergeait de la nuit des temps des buveurs à la façon de ces temples que l'on dirait édifiés en des ères géologiques. Qui l'avait construit ? À quelle époque de dramatiques assassinats, de révolutions sanguinaires, un esprit en proie au repli et flatté par la noirceur des pièces avait ébauché l'idée de cet antre étroit, manière de boyau tortueux où trois hommes de front tenaient à peine, et dans lequel le comptoir en fin de course, grâce à sa carapace de zinc, revêtait des allures de lutteur casqué ?

Parfois, vers les soirs de tiédeur, Grand-père en verve, juché sur cet autel brandissait une bouteille, et lançait de mystérieux propos que je comprenais mal. Son cœur débordait de trop de poésie que les spiritueux rendaient bafouilleuse dans sa bouche. Il esquissait quelques mots, poussait une

chansonnette à l'énigmatique refrain – *Lilas blanc, lilas mauve, donne ton sang et me sauve* – puis finissait par se taire, un peu surpris. Ses compagnons emprisonnés dans leurs salopettes en bleu de chauffe, passée une certaine heure bien indéfinissable, auraient pourtant pu sans mal pénétrer tous les oracles des pythies les plus hermétiques, mais Grand-père avait ses pudeurs et se retenait dans ses prophéties inspirées des alcools fruitiers ou bien encore des verjus de l'Anjou. Il fut donc un poète du silence et ce qu'il n'a jamais osé dire valait bien, j'en suis certain, un plein boisseau de lauriers tressés.

Souvent, dans ces moments-là, il commençait à lever son verre et ses lèvres s'ouvraient comme pour dévoiler le grand mystère des choses borgnes, mais les mots lui manquaient, son regard se perdait dans le rang des plus hauts anisés, sur les étagères des monarques verdâtres, de ceux qui, en

se précipitant dans le fond des verres, précipitent aussi les destins de ceux qui les consomment vers les démarches titubantes et les gueules de bois toutes méditerranéennes.

Il finissait par hausser les épaules, puis baissait les bras et murmurait parfois à peine audible, le prénom de ma grand-mère, Léocadie, morte en couche à vingt-deux étés, après une agonie de trois jours dans un lit baigné de sang. Une larme de chagrin venait à ses yeux, à moins qu'elle ne dût sa naissance au picotement provoqué par tous les mauvais tabacs, à pipe et à rouler, qui se fumaient dans le bistro.

« Viens donc Jules, disait au bout d'un moment un buveur raisonnable, ne réveille pas les morts, ils ont bien trop de choses à faire, sers-nous donc une tournée... »

Et Grand-père quittait son piédestal, un peu tremblant, emporté sans doute par le souvenir de cette femme qu'il avait si peu

connue, si peu étreinte, et dont la photographie jaunissait dans sa chambre au-dessus d'un globe de verre enfermant une natte de cheveux tressés qui avaient été les siens, et quelques pétales de roses à demi tombés en poussière. Il saisissait une bouteille, prenait son vieux torchon à carreaux écossais et, lent comme une peine jamais surmontée, allait remplir les verres des clients.